

# L'assaut des Fusiliers Mont-Royal en Normandie

Quelques heures après leur entrée dans la fournaise, ils étaient méconnaissables avec leurs uniformes déchirés et leurs visages fatigués — Ils ont lutté avec un ténacité héroïque et ont remporté la victoire.

(Par Maurice DESJARDINS)

correspondant de guerre des journaux de langue française

Avec les Fusiliers Mont-Royal, en Normandie, le 25 juillet. (C.P.) .. Retardée — Les Fusiliers Mont-Royal se sont lancés à l'attaque de leurs objectifs, au nord de Verrières, en criant et en chantant à pleins poumons leur entraînant chant régimentaire: "Nous sommes les Fusiliers du Mont-Royal nous sommes les Fusiliers du Mont-Royal", sur l'air de "Nous sommes les moines de Saint-Bernardin, nous sommes les moines de Saint-Bernardin".

Pendant quatre jours et quatre nuits, ils ont bravé la pluie, la boue et la mitraille pour repousser de nombreuses attaques de panzers et se cramponner farouchement à leurs objectifs, malgré une fatigue qui n'avait plus rien d'humain.

Dans une maison, à quelques centaines de verges du front, j'ai trouvé aujourd'hui, le jeune commandant et trois de ses officiers en train de revivre autour d'une bouteille, le cauchemar de ces quatre incroyables journées.

Étaient-ce bien là les militaires bien astiqués que j'avais souvent visités après Dieppe dans leur mess en Angleterre?

Ils étaient absolument méconnaissables dans leurs uniformes déchirés, sous une barbe de quatre jours; leurs traits étaient fatigués, mais ils riaient et trinquaient en répétant: "on les a eus, on les a eus".

Ils avaient subi avec succès le baptême du feu et connu la frénésie de la victoire. Debout, un verre à la main, l'énergique commandant devait se retenir pour ne pas embrasser ses lieutenants, il allait de l'un à l'autre, tapant sur les épaules et frottant les cheveux.

Coiffé d'un haut de forme trouvé dans une armoire et fumant un gros cigare, le major Georges White, de Rockland, Ont., évoquait les exploits des gars de sa compagnie. Le major Jacques (Jimmy) Dextraze, de Montréal, s'emplissait de sandwiches et à chaque bouchée hochait la tête en disant, "Tu aurais dû voir mes soldats nettoyer les maisons avec des grenades; ils étaient tout simplement magnifiques".

Le lieutenant Gilles Lamothe, des Trois-Rivières, se faisait taquiner par le commandant en second, le major Paul Sauvé, qui comparait en badinant les odeurs du champ de bataille à celles des usines à papier trifluviennes. Mais Lamothe l'écoutait à peine, car il lisait avec ferveur une des lettres qu'on venait de lui remettre.

Le capitaine Maurice Gravel, de Montréal, était l'un des plus joyeux de la bande. Comme un gamin, il essayait de faire fonctionner un "yoyo" dont venait de le décorer le lieutenant René Chalifoux, de Montréal, officier des transports.

Pendant les premières 36 heures de la bataille des fermes de Trotte-Val et de Veauvais, les fusiliers ont barbotté dans des tranchées à demi remplies d'eau, tandis que l'artillerie les criblait d'obus de canons et de mortiers. Les hommes avaient commencé l'attaque en manches de chemise et grelotèrent pendant deux jours sous les rafales de pluie qui transformèrent vite leurs tranchées en bourbiers.

Le commandant, dont la couronne de barbe noire lui donnait l'air d'un preux de Charlemagne, criait à son ordonnance de faire bouillir de l'eau afin que tous ses officiers puissent se raser avant de se mettre au lit. Car après un bref repos,

ils devaient retourner au front pour occuper les positions que le bataillon avait chèrement acquises.

De tous les épisodes que l'on évoquait pendant cette période de détente, il y en a un qui revenait toujours dans la conversation.

C'était la conduite héroïque, incroyable, d'un jeune officier monténégrin, deux fois blessés, qui s'était emparé d'une mitrailleuse Bren et après avoir crié à ses hommes: "Allez-vous en, laissez-moi ici, je m'en charge de ces Boches", se dirigea en titubant vers les lignes ennemies tout en faisant feu de son arme, jusqu'à ce qu'il s'affaissât sans vie, le visage dans la boue.